

Relire Chaka

Thomas Mofolo, ou les oublis de la mémoire française

QUICONQUE s'intéresse à la littérature africaine saura gré à J.M.G. Le Clézio d'avoir incité les Éditions Gallimard réimprimer, dans leur collection « L'imaginaire », le roman de Thomas Mofolo, *Chaka*. Cette œuvre, en effet, est un jalon d'une importance capitale dans l'histoire littéraire de l'Afrique noire moderne (1). Composée avant la Première Guerre mondiale dans la langue vernaculaire de l'actuel Lesotho (qui s'appelait alors Basoutoland), elle ne fut imprimée qu'en 1925, sur la presse que les représentants de la Société des missions évangéliques de Paris avaient installée à leur station de Morija dès 1861. Quiconque pouvait lire la langue fut immédiatement frappé par la qualité de l'œuvre, la pureté du langage, l'équilibre de la construction, la profondeur nuancée de l'analyse psychologique. Dès 1931 paraissait une première traduction anglaise, sous-titrée « a historical romance » (2) ; en 1940 sortait l'actuelle version française, sous-titrée « une épopée bantoue » ; une traduction allemande, basée sur la version anglaise, paraissait en 1953 ; en 1974, l'œuvre était traduite en langue afrikaans ; entre-temps, des versions abrégées avaient été diffusées en anglais, en français (au Zaïre), en italien et peut-être dans d'autres langues encore.

Il est profondément regrettable que les responsables de la nouvelle impression aient jugé utile d'éliminer toute information susceptible d'aider le lecteur francophone à apprécier la signification du premier roman composé dans une langue africaine à avoir connu une diffusion internationale. Même la préface que le traducteur, le Révérend Victor Ellenberger, avait obtenue d'un autre

écrivain sotho de valeur, Zakea D. Mangoaela, a été impitoyablement renvoyée aux oubliettes avec les quelques renseignements qu'elle apportait sur Thomas Mofolo (1876-1948), son milieu et sa formation intellectuelle. Il est vrai que, pour la remplacer, le lecteur d'aujourd'hui bénéficie de l'agréable babil de M. Le Clézio, qui brode d'éloquentes variations sur le poète (« celui qui parle encore pour nous la langue des dieux »), sur l'homme (qui « n'est jamais l'égal des dieux »), sur les poèmes épiques (qui sont « les livres d'un peuple, pleins de la vérité terrestre, et les messages secrets de l'au-delà »), sur « le goût du sang et de la mort », et sur Orphée, Ulysse, Arthur, et même sur Chaka, dit le Zoulou, roi de son état ! Ce verbiage élégant, à vrai dire, ne nous apprend pas grand-chose de précis sur quoi que ce soit, alors que les responsables de la collection « L'imaginaire » auraient pu, sans se ruiner, reproduire l'excellente analyse proposée par Luc Decaunes en 1945 (3).

Le livre d'or de la Mission du Lessouto

Sans remonter au déluge, rappelons que le grand mouvement d'exploration et d'exploitation du continent noir qui se déclencha au XIX^e siècle n'eut pas pour seule origine cette cupidité bien connue de la bourgeoisie capitaliste occidentale, au sujet de laquelle nous sommes aujourd'hui admirablement renseignés. Un autre élément décisif, bien que sans doute moins efficace sur certains plans, fut la poussée humanitaire de lutte contre l'esclavage qui, dès les dernières années du XVIII^e siècle, se concrétisa tout particulièrement dans une vaste entreprise missionnaire protestante organisée de Londres par la Church Missionary Society. Une initiative analogue ne fut inaugurée en Afrique par l'Église catholique qu'au milieu du siècle suivant, essentiellement avec l'ordre des Pères Blancs fondé par le cardinal Lavignerie en 1868.

Cette évangélisation protestante moderne fut très différente de la politique musclée qu'avaient suivie les missions catholiques patronnées par les États méditerranéens en Amérique et en Asie au cours des siècles précédents. Elle s'efforça, certes, de faire

(1) Thomas Mofolo, *Chaka*, 2^e ed., Préface de J.M. Le Clézio, Paris, Gallimard, 1981. Pour une étude plus détaillée sur Mofolo et son œuvre, voir mon *Four African literatures : Xhosa, Sotho, Zulu, Amharic*, Berkeley (Calif.), University of California Press, 1971, pp. 108-132.

(2) Une nouvelle traduction anglaise, plus fidèle à l'original, a été récemment

procurée par Daniel P. Kunene, un des meilleurs connaisseurs de la littérature sotho (Londres, Heinemann, 1981). L'introduction de Kunene est particulièrement précieuse.

(3) Luc Decaunes, « Une épopée bantoue », *Présence africaine*, 5, 1945, pp. 883-886.

pénétrer en Afrique les valeurs et les mœurs occidentales, de préférence sous leur forme victorienne. Mais elle s'assigna pour tâche primordiale, conformément à l'esprit de Luther, de permettre aux populations autochtones de prendre connaissance de la parole de Dieu, consignée dans la Bible. A peine débarqués, les missionnaires protestants réduisent les langues africaines à l'écriture ; ils créent des écoles où l'apprentissage de la lecture et de l'écriture favorise la pénétration de la parole sacrée ; ils traduisent les livres saints. Par toute cette activité, ils créent — sans le savoir, peut-être — la possibilité de littératures écrites : dans l'ancienne Afrique britannique, il en existe aujourd'hui une cinquantaine (4), alors que l'Afrique latine ne peut guère s'exprimer par écrit que dans les idiomes étrangers importés et imposés par les colonisateurs.

Ces missionnaires protestants se recrutaient principalement en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Scandinavie et aux Pays-Bas. La France ne pouvait jouer qu'un rôle mineur dans cette entreprise à direction britannique. Mais la France n'est pas la francophonie : la Suisse romande peut se targuer d'avoir produit des familles missionnaires qui se mirent au service de l'Afrique sans arrière-pensées inavouables et s'illustrèrent dans tous les domaines des études africaines. En France même, la Société des missions évangéliques de Paris fut fondée en 1822 à l'instigation de la Basler Missionsgesellschaft suisse et s'attela à sa tâche religieuse sans aucun appui officiel de la fille aînée de l'Église. Très tôt, la Société s'intéressa à l'Afrique du Sud à cause de la présence, dans un coin de la région de Stellenbosch appelé encore aujourd'hui « French corner », d'un groupe de descendants des huguenots jadis si stupidement chassés de la métropole par le Roi-Soleil. En 1833, quatre jeunes envoyés de la Société furent recrutés dans des circonstances pittoresques par le roi des Bassuto, Moshesh (5). Ce dernier attendait de ces missionnaires français encore imberbes qu'ils l'aidassent, de leur puissant savoir européen, à se protéger contre les menaces que faisaient peser sur son peuple le vieil ennemi noir — ces Zoulous dont le chef sanguinaire, Chaka, venait d'être assassiné par ses demi-frères en 1828 — et surtout le nouvel ennemi blanc — ces Boers qui s'infiltraient dans des régions dont ils allaient faire l'État libre d'Orange.

Moshesh, qui approchait alors de la cinquantaine, était un bon juge des hommes : près de trente ans plus tard, les mission-

naires français, devenus ses conseillers politiques, faisant méritoirement fi de tout chauvinisme cocardier, allaient l'aider à obtenir la protection du gouvernement de Londres contre les agressions des Afrikaners. Dans l'entre-temps, outre leur travail de conversion, ils avaient réduit la langue à l'écriture, introduit l'imprimerie, créé des écoles et encouragé les Sotho lettrés à produire des textes susceptibles de procurer de la lecture à des générations d'écoliers.

Ce processus était courant dans les pays de colonisation britannique et d'évangélisation protestante (6). A la fin du siècle, il existait déjà, en Afrique australe, une élite lettrée xhosa ; en Afrique occidentale, la création écrite avait fait ses débuts chez les Yoruba (7). Au Lesotho, l'imprimerie de Morija avait entamé la publication d'un journal mensuel en langue locale, *Leselinyana*. Une librairie avait été installée, qui vendait les manuels, les recueils d'hymnes et les traductions de l'Écriture Sainte produits par les missionnaires et leurs pupilles. Le Rév. Adolphe Mabile avait traduit en sotho le roman de John Bunyan, *The pilgrim's progress*, ce récit allégorique et édifiant qui est, après la Bible, l'ouvrage le plus traduit en langues africaines. Au début du XVI^e siècle, la traduction de la Bible par Luther avait donné à l'Allemagne une langue littéraire capable de s'imposer par-dessus la diversité des dialectes : à l'aube de notre siècle, les missionnaires français avaient jeté les bases d'une littérature vernaculaire écrite au Lesotho.

Leselinyana offrait un débouché aux premiers écrivains indigènes : convertis alphabétisés, instituteurs sortis de l'École normale fondée en 1868, catéchistes et pasteurs issus de l'École biblique établie en 1882. Les missionnaires ne les encourageaient pas uniquement à produire des écrits didactiques et des hymnes — lesquels apparaissaient sans doute aux yeux des nouveaux chrétiens comme une variante européenne d'un genre traditionnel favori, le panégyrique (*lithoko* ou *praise poem*) — mais aussi à fixer sur le papier les produits de l'art oral et à consigner les anciennes coutumes. Ceci n'allait pas sans peine : en cette phase terminale de l'époque victorienne, il était difficile à des missionnaires européens d'accepter certaines traditions africaines, notamment en matière de comportement sexuel, et même certaine absence d'habitudes vestimentaires ; à Madagascar, les missionnaires britanniques se félicitaient d'avoir libéré les indigènes de l'emprise de leurs chants lubriques et de leurs danses obscènes pour les ini-

(6) J'ai donné de plus amples détails sur ce processus dans « La politique coloniale et la formation des littératures vernaculaires en Afrique britannique », *Commonwealth Miscellanies* I (1974-1975), pp. 3-10.

(7) Il va de soi que l'art écrit était pratiqué depuis longtemps en Éthiopie et surtout (en arabe ou en langue vernaculaire) dans les régions islamisées de l'Afrique noire.

tier aux joies salubres et salvatrices du dimanche anglais ! A Morija, on commençait timidement à encourager une certaine activité créatrice, mais la demi-douzaine de romans publiés avant la Première Guerre mondiale par Mofolo et ses contemporains montre que les maîtres de la presse veillaient de leur mieux à ce que le message véhiculé fût parfaitement irréprochable sous l'angle de leur morale et de leur foi.

Le premier roman de Mofolo, qui est aussi le premier roman en langue sotho, *Moeti oa bochabela*, fut imprimé en feuilleton en 1906, sous forme de livre en 1907, traduit en anglais et publié à Londres sous le titre *The traveller of the East*, en 1934. S'inspirant de la technique allégorique de Bunyan, l'auteur y raconte la quête d'un certain Fekesi, qui fuit l'Afrique, terre de ténèbres et d'iniquité, pour trouver paix et lumière dans la religion de l'homme blanc. Mais Mofolo a incorporé dans son récit des mythes de création et des récits légendaires qui font partie du patrimoine oral de son peuple. Les missionnaires durent voir là un moyen d'aider les Africains à s'assimiler les vérités « supérieures » de la religion chrétienne. Mais un examen approfondi du texte montrerait peut-être tout autre chose. On sait suffisamment aujourd'hui que les peuples opprimés, ou du moins infériorisés, passent rapidement maîtres dans l'art de l'ironie et de l'insinuation : le lecteur indigène pouvait aisément comprendre que l'Être suprême est forcément le même partout, quel que soit le nom qui lui est donné, et que la religion européenne ne pouvait guère, de ce fait, apporter de grandes innovations métaphysiques. L'œuvre est polysémique. En 1921, un professeur de l'Université du Cap voyait dans ce premier roman « une odyssée charmante, qui, un peu plus sanglante, aurait pu faire une saga, voire, en vers, l'embryon d'une épopée ». On voit par-là que les ténèbres sont répandues largement et impartialement.

En tout état de cause, aujourd'hui que la mode de dauber sans discrimination sur toutes les activités européennes en Afrique est en voie d'extinction, il est possible de reconnaître qu'elle était légitime, la fierté manifestée dans le *Livre d'or de la Mission du Lessouto*, en 1912, en ce qui concerne le rôle de la station de Morija dans la formation d'une littérature écrite en langue locale. Cette fierté n'était cependant pas exempte d'une certaine anxiété. L'écriture est un outil dont il n'est pas facile de contrôler l'utilisation. Et Thomas Mofolo, précisément, venait de soumettre pour l'impression un manuscrit qui soulevait certaines perplexités.

Un héros négatif, mais fascinant...

A la fin de la décennie, pendant que son deuxième roman, *Pitseng*, paraissait en tranches mensuelles dans *Leselinyana*, Mofolo rédigeait son œuvre maîtresse, ce surprenant *Chaka* qui n'a pas fini de susciter incompréhension, malentendus et contresens.

Pour aborder ce récit, dont la facture est par ailleurs admirable de simplicité classique, il est utile de se débarrasser en premier lieu des mythes et mystifications dont l'ignorance de lecteurs et de commentateurs étrangers au Lesotho a nimbé le personnage de

sa contradictoire tout en inspirant un mélange égal de respect et de

qui s'interrogent sur les rapports entre les injonctions venant d'autorités différentes : son premier roman cherche visiblement à définir un compromis ou un syncrétisme entre la cosmologie de la tradition sotho et celle du christianisme occidental. Le personnage de Chaka, toujours présent dans la mémoire du peuple après moins d'un siècle, avait, lui aussi, un caractère problématique. Ce tyranneau sadique, honni par ses victimes et leurs descendants, avait fait l'unité et la grandeur du peuple zoulou. Le courage de ce dernier venait de s'affirmer au cours d'une rébellion que les Britanniques avaient eu grand-peine à écraser en 1906. Peut-être

Chaka était encore à l'état de brouillon que le Rév. H. Dieterlen, paternel, s'inquiétait dans le *Livre d'or* devant la « proliféricité imprudente » de l'auteur. Nous sommes extrêmement mal renseignés sur la biographie de Mofolo, mais quelques faits sont clairs : le manuscrit fut soumis à la commission des publications en 1909-1910 ; il ne fut pas publié en feuilleton ; le 23 mars 1910, l'écrivain quitta Morija, abandonnant en même temps la littérature ; *Chaka* ne sortit des presses de la mission qu'en 1925 ; sa publication souleva des inquiétudes sérieuses chez certains missionnaires, notamment René Ellenberger, frère de celui qui devait traduire le roman en français ! Sans aller jusqu'à imaginer que

Une figure emblématique

En 1956, Senghor publiait son quatrième recueil, *Éthiopiennes*, dans lequel figurait un texte lyrico-dramatique intitulé « Chaka ». La source en était d'autant plus manifestement le roman de Mofolo (et non la « réalité » historique) que Senghor avait centré le poème sur un personnage et un épisode inventés de toutes pièces par le romancier sotho : Noliwa, la femme aimée que Chaka assassine pour témoigner de sa totale allégeance aux forces du mal qui lui donneront la puissance et la gloire. A l'instar de Mofolo, Senghor traitait son matériau à sa guise selon les besoins de son propos : comme il devait le déclarer lui-même, « c'est ma situation que j'ai exprimée sous la figure de Chaka, qui devient, pour moi, le poète homme politique déchiré entre les devoirs de sa fonction de poète et ceux de sa fonction politique » (10). Que le maléfique Bonaparte austral soit ainsi déguisé en poète tourmenté, voilà certes une mutation inattendue. Mais l'artiste créateur a ce droit. On comprend, au surplus, qu'au moment où le mythe de la négritude triomphait dans les esprits et où le talent du poète atteignait son zénith, en même temps que les nécessités forcément un peu sordides du combat politique s'imposaient au futur président du Sénégal, cet épisode du roman sotho soit apparu comme un équivalent symbolique acceptable du déchirement d'un homme qui se sent appelé à choisir entre son identité poétique, qui lui est la plus chère, et l'identité politique qui lui dicte son devoir à l'égard de son peuple.

Ce n'est pas ici le lieu de se poser la question essentielle : celle de savoir si Senghor a réellement réussi à provoquer l'empathie du lecteur pour « son » Chaka. L'exemple du père de la négritude provoqua une sorte de réaction en chaîne, un fascinant clonage littéraire qui n'a peut-être pas encore fini de multiplier les Chakas francophones et ouest-africains. En 1961 paraissait *La mort de Chaka*, du Malien Seydou Badian ; venaient ensuite deux autres pièces de théâtre, guinéennes l'une et l'autre : *Amazoulou* (1970) de Condetto Nénékhaly-Camara et *Chaka* (1971) de Djibril Tamsir Niane ; ceux-ci étaient bientôt imités par le dramaturge sénégalais Abdou Anta Kâ avec *Les Amazoulous* (1972) ; après quelques années, le Congolais Tchicaya U Tam'si lui-même amenait sur les planches un nouveau Chaka, *Le Zulu* (1977).

Cette prolifération théâtrale de la thématique chakaïenne est un phénomène spécifiquement francophone. L'écrivain zambien

écrivain dans leur propre langue, comme les romanciers John L. Dube et R.R.R. Dhlomo au cours des années 30, ou en anglais comme les poètes Oswald Mtshali et Mazisi Kunene au cours des années 70. Maints esprits curieux n'ont pas manqué de s'interroger sur cette polarisation et sur les transformations que chaque auteur a apportées au récit de Mofolo, leur source commune et, à ce qu'il semble, unique (11). Il faut toutefois reconnaître, non sans quelque dépit, qu'en ce qui concerne les littératures africaines, les esprits curieux s'expriment rarement en français. Quoi qu'il en soit, ce qui a frappé les commentateurs anglosaxons et allemands, c'est la médiocrité de cette grouillante progéniture littéraire ; même (et peut-être surtout) lorsque ses auteurs font de leur Chaka un héros « épique », le héraut de la négritude ou de l'unité africaine, ils n'arrivent pas à se dégager du contexte occidental où le médium linguistique les engluie ; pis : la difficulté de s'exprimer pleinement et subtilement dans une langue étrangère les asservit trop souvent à une rhétorique cornélienne de la gloire et de la grandeur, dont la sonorité est directement proportionnelle à son manque d'authenticité. Il n'est du reste pas interdit de supposer que la popularité du potentat zoulou auprès d'auteurs ouest-africains est due précisément à l'ignorance qui entoure et le Chaka historique et le roman sotho : il est bien plus facile de fabuler, d'idéaliser et de cristalliser à l'aise lorsqu'on n'est pas freiné par un savoir traditionnel semblable à celui qui, au Mali, au Sénégal ou en Guinée, véhicule le souvenir d'un Soundiata ou d'un Omar Tall.

Relire les textes

Mais revenons à Mofolo, car enfin c'est lui qui a donné à l'image de Chaka la complexité et la crédibilité suffisantes pour transformer un petit conquistador en une figure mythique. Et son roman reste — avec le poème épique de 15 000 vers écrit en zou-

(11) Citons, dans l'ordre chronologique : E. Rattunde, « Die Gestalt des Chaka in der 'littérature néo-africaine d'expression française' », *Romanische Forschungen* 82, 1970, pp. 320-344 ; Kolawole Ogungbesan, « A King for all seasons : Chaka », *Présence africaine* 88, 1973, pp. 197-217 ; Dorothy S. Blair, « The Shaka theme in dramatic literature in French from West Africa », *African Studies* 33, 1974, 3, pp. 113-141 ; Nyembwe Tshikumambila, « Le personnage de Chaka : du portrait épique de Mofolo au mythe

poétique de L.S. Senghor », *Zaire-Afrique* 87, 1974, pp. 405-420 ; Ayi Kwei Armah, « Chaka », *Black World* 24, 1975, 4, pp. 51-52 et pp. 84-90 ; et surtout les deux ouvrages mentionnés ci-dessus (note 8). Celui de Burness contient outre l'essai de Kunene mentionné également, une étude révélatrice d'un auteur zoulou qui vécut longtemps en exil aux États-Unis : Jordan K. Ngubane, « Shaka's social, political and military ideas ». Quant à la thèse de Karl Heinz Jansen, elle débordait largement le thème de Chaka.

lou et traduit en anglais par Mazisi Kunene — le témoignage majeur que le fondateur du royaume zoulou aura laissé dans la création littéraire. On ne peut certes que se féliciter de voir les spécialistes anglo-saxons et allemands s'intéresser activement aux épigones francophones de l'écrivain sotho. Mais cet intérêt a un effet pervers, troisième phase du grand malentendu entourant une œuvre de prime abord transparente. Il est normal qu'au cours de la période où l'Afrique noire obtint son indépendance les écrivains africains se soient efforcés de valoriser les indices positifs qu'il était possible de glaner dans le récit de Mofolo, pour faire de Chaka un précurseur de la négritude et de l'unité africaine. En somme, ils rejoignaient ainsi ceux des missionnaires qui avaient retardé, puis regretté la publication de *Chaka* parce qu'ils y voyaient une dangereuse exaltation d'un passé « païen ».

Une fois de plus, c'est le droit des créateurs (même si leur talent n'est pas à la hauteur de la tâche) de donner la forme qui leur convient au matériau qu'ils ont choisi. La situation de l'homme de science est tout autre. Il convient à tout le moins qu'il fasse, dans les considérations qu'il émet, le départ entre ce qui est avéré et ce qui est spéculatif. Il est difficile d'accepter des affirmations comme celle de Karl Heinz Jansen :

« Quoique africain, Mofolo donne une image très négative du roi zoulou et de son temps... Il écrit en chrétien convaincu des premières générations, sous l'influence de ses professeurs et patrons de la mission, qui condamnaient comme ténébreuses païennes le passé et la culture de l'Afrique ».

(*Op. cit.*, p. 72, c'est moi qui souligne).

Il est exact que Mofolo donne une image très négative de Chaka, mais non de son temps : au contraire, il idéalise les traits idylliques, qu'il attribue à la société africaine d'avant Chaka, pour mieux faire ressortir l'épouvantable désordre et l'ordre encore plus épouvantable que son esprit de vengeance et son appétit de pouvoir y introduisent. Par ailleurs, il n'est nullement nécessaire de voir dans cette peinture négative la manifestation d'une servile soumission à l'« influence » d'une communauté missionnaire qui aurait été monolithique. D'une part, il est établi que les représentants locaux de la société parisienne étaient en désaccord entre eux sur l'opportunité de publier *Chaka*. D'autre part, en tant que Sotho, Mofolo n'avait nul besoin d'arguments chrétiens pour honnir l'ennemi héréditaire, l'agresseur impitoyable dont les méfaits avaient laissé dans la mémoire collective du peuple sotho des traces ineffaçées (12).

(12) Sur les dévastations que subit le peuple sotho suite à l'hégémonisme sanglant de Chaka, voir Leonard Thompson, *op. cit.*, pp. 32-35.

Donald Burness écrit que « le Chaka de Mofolo appartient à un âge héroïque qui n'existe plus », et que le roman « est une œuvre spécifiquement africaine car... elle célèbre la culture de l'Afrique, son orgueil, ses traditions et sa dignité » (*op. cit.*, p. 23). Une affirmation aussi colossalement erronée ne peut résulter que d'un manque total d'information sur la réalité historique, aussi bien de Chaka et de sa société, que de Mofolo et de la sienne. En l'occurrence, il convient de se remémorer la mise en garde contre les généralisations hâtives et superficielles lancée par Frantz Fanon au moment même où triomphait le mythe aujourd'hui évanoui de la négritude (13). On éviterait ainsi ces ahurissantes contradictions qui peuvent opposer deux chercheurs au demeurant consciencieux et parfois pénétrants : pour Burness, le *Chaka* de Mofolo est un chant panégyrique étendu (*an extended praise song*) ; pour Jansen, c'est « un produit de cette "littérature de tutelle", où le passé est condamné » (14), ce qui n'empêche pas le commentateur allemand de voir dans le dernier paragraphe du livre une « justification » ou du moins la « nostalgie d'une grandeur passée ».

Or, il n'en est rien. Il devrait être clair que Mofolo ne pense et n'écrit pas davantage en « Africain » que son contemporain Maurice Barrès ne pouvait s'appréhender comme « Européen » plutôt que comme « Français ». Il écrit en Sotho et en moraliste. Son œuvre exploite une expérience singulière pour en dégager la signification universelle. Mais la vision qu'elle formule n'est nullement épique : elle n'exalte ni un héros, ni un peuple. *A fortiori* ne mérite-t-elle pas l'étiquette burlesque d'« opéra bantou » proposée dans un compte rendu exceptionnellement délirant (15). La carrière du protagoniste se déroule suivant un schéma tragique qui est classiquement aristotélicien : sa soif inextinguible de puissance est une *hubris* qui le pousse à commettre la *hamartia*, l'erreur tragique qui lui fait choisir les voies du Mal ; ses excès lui permettent certes, à lui et à son peuple, d'atteindre une apogée ; mais ils suscitent aussi rancœur et jalousie, les instruments d'une justice immanente. Comme dans *Macbeth* ou *Othello*, la disparition tragique du héros manifeste la restauration de l'ordre moral qu'il a détruit.

Mais Mofolo ne s'arrête pas là. Évoquant, dans le dernier paragraphe du livre, le sort tragique du peuple zoulou lui-même, il est clair qu'il pense à l'écrasement récent de la rébellion de Pie-

(13) Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961, p. 145.

(14) Jansen, *op. cit.*, p. 74. L'expression méprisante « Zöglingsliteratur » fut forgée par Janheinz Jahn dans sa *Geschichte der neoafrikanischen Literatur*,

Düsseldorf, Diederichs Verlag, 1966, p. 252, dans l'idée assez sommaire que la littérature écrite issue de l'impact colonial devait se répartir en deux catégories : protestation et soumission.

(15) *Le Monde*, 23 oct. 1981.

termaritzburg. L'assujettissement du Zululand à la puissance britannique ne pouvait manquer de faire contraste avec le statut privilégié du Basoutoland, dont cette même puissance garantissait l'autonomie. Le sort funeste du peuple zoulou n'était-il pas l'homologue collectif du destin personnel de Chaka, assassiné près d'un siècle auparavant ? Ce destin mérité était bien de nature à susciter le mélange de terreur et de compassion qui constitue la *catharsis* aristotélicienne. C'est en somme cette complexité même qui devait alimenter une incompréhension durable : chez les missionnaires français, d'abord, chez les imitateurs francophones, ensuite, chez les exégètes, enfin. Une connaissance plus précise du